

TADEUSZ  
ROZEWICZ

# LE PIÈGE

*précédé de*  
CONVERSATION INTERROMPUE

*texte français traduit du polonais  
par Alain Van Crugten*

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DES LETTRES

*éditions*

---

**THEATRALES**

# UN COUP DE FOUDRE

*préface*

*de*

**Jean-Louis Jacopin**

“Je suis un piège, mon corps est un piège dans lequel je suis tombé après ma naissance”.

Celui qui a écrit cette phrase naissait il y a soixante quatorze ans. Son nom : Tadeusz Rozewicz, l’un des plus grands poètes, écrivains et dramaturges polonais. Ce contemporain du siècle, si proche de Bruno Schulz dans ses préoccupations : sentiment de la faute, influence du père, judéité, importance de la culture allemande ; ce contemporain si important est aujourd’hui encore, en France, presque totalement inconnu.

Proche de Bruno Schulz, il l’est aussi dans cette œuvre *Le Piège*, puisque le personnage principal n’est autre que Franz Kafka.

Lorsque Alain Van Crugten, l’excellent traducteur de Witkiewicz, Rozewicz et autres auteurs polonais, m’a fait parvenir, il y a cinq ou six ans déjà, ce texte, j’ai tout de suite eu la certitude de découvrir une grande pièce.

Devant la montée du nazisme, les humiliations, les arrestations des juifs et la déclaration de guerre à la Serbie, Rozewicz analyse, autour d’un livre central *La Lettre au père* et au travers des relations de Kafka à son ami Max Brod et aux femmes – la mère, Felice, Greta, ses sœurs –, la vanité onaniste de la création : “La poésie c’est un jeu sale qui dégoûte les adultes sensés... nos écrivaineries, mon bon ami, c’est un petit jeu honteux et cochon face à la vie...”.

# CONVERSATION INTERROMPUE

## *poème*

s'il vous plaît prenez le livre  
prenez le journal s'il vous plaît

laissez l'eau

*Ein Vogel war im Zimmer*

je boirais bien  
un verre de vin blanc  
chaque gorgée me fait mal aujourd'hui  
comme si du verre pilé  
m'écorchait la gorge  
le feu me monte au palais  
as-tu touché mes lèvres  
ou est-ce l'eau sur ma bouche  
j'avale du feu

*Und die Flieder in die Sonne*

ne sortez pas je ne dors pas  
les yeux fermés je vois plus clairement  
les visages les couleurs les mots  
quand vous parlez de moi  
à mi-voix  
hier ma langue était d'ouate  
aujourd'hui elle est de pierre

après la conversation d'hier avec le  
médecin  
entre moi le malade et vous  
qui m'entourez d'amour  
mais vous êtes en bonne santé  
une chose est tombée  
que ni l'amour ni les mots  
n'écarteront  
c'est ma mort

*Ein Vogel war im Zimmer*

si une seule fois quelqu'un m'avait dit

Ah ! que votre plume est légère  
ou  
j'admire la vivacité de votre langue  
que penserais-je maintenant  
si un critique entrait dans ma chambre  
et disait  
j'admire l'élégance de votre langue  
la vivacité de pensée le poids spécifique  
de l'œuvre

maintenant je ris bien  
de ne pouvoir parler

*Eine Fliege im Zimmer*

Goldregen kann man nicht bekommen ?  
une grosse mouche noire cogne contre la  
vitre  
elle est bleutée au soleil  
elle cogne contre la vitre  
donc je suis enfermé

quand j'étais étudiant  
j'écrasais ces grosses  
mouches sur les vitres  
bleues et pleines de petits œufs  
elles ne voient pas la vitre  
je les tuais d'un coup de cahier  
ou du journal que je lisais

de l'écrabouillée sortaient  
des entrailles blanc jaunâtre  
la nausée me montait  
l'envie de vomir  
il fallait achever la tremblante  
sur l'appui de la fenêtre

*und die Flieder in die Sonne*

## POST FACTUM

Au printemps de 1924, au sanatorium Kierling, près de Vienne, mourait Franz Kafka. Les médecins avaient préconisé au malade d'éviter les conversations. Kafka, qui était un patient très discipliné, se conformait strictement à cette recommandation, il communiquait avec son entourage au moyen de notes griffonnées sur des bouts de papier. Il ne s'agissait souvent que d'une courte indication, un mot, une allusion. Les amis ajoutaient d'eux-mêmes "le reste", qui n'était pas encore silence. En raison de ses difficultés à ingurgiter nourriture et boisson (Kafka était atteint d'une tuberculose du larynx), le malade était exténué et affamé comme le héros de son récit *Un champion du jeûne*. Kafka effectua les corrections de ce dernier texte quelques jours avant sa mort. Le docteur Robert Klopstock rapporta que Kafka pleura longuement après avoir terminé ces corrections. Ce médecin qui, avec Dora Dymant, s'occupa du malade jusqu'à sa mort, fut bouleversé par ces larmes, car Kafka était un homme d'une maîtrise de soi surhumaine.

J'avais conçu le poème *Conversation interrompue* comme prologue à la pièce *Le Piège*. Pour des raisons théâtrales, scéniques, je n'ai pas joint ce texte à la pièce. A présent, dix années plus tard, je me suis décidé à terminer ce "prologue". Une histoire semblable m'était arrivée il y a bien des années avec le "prologue" de la pièce *Le petit vieux ridicule*, qui avait suivi son chemin séparément avant de finir par s'ajouter au corps de la pièce en tant qu'épilogue. La même chose va-t-elle se passer avec le poème *Conversation interrompue* ? Je n'en sais rien. Les *Gesprächsblätter* de Kafka comportent quelques dizaines de notes, le choix en fut fait par Max Brod. Je n'ai utilisé, pour composer mon "prologue", que dix notes courtes, dix phrases. Ce prologue (poème ?) me resta longtemps en travers de la gorge ; après cinquante ans d'écriture de poésie et de théâtre, j'avais compris combien était vaine toute tentative de résoudre le "mystère Franz Kafka". Ma seule justification est que j'ai travaillé et écrit de mon mieux. Le fait que je doive me "justifier" témoigne sans doute de la défaite inéluctable de ce qu'on appelle "les belles lettres", et surtout de la "poésie". C'est mon adieu à Franz Kafka. J'ai 69 ans. Le temps des adieux approche.

Tadeusz Rozewicz (1990)  
traduit du polonais par A. Van Crugten

PERSONNAGES

FRANZ

JOSEPHA

LE PERE

LA MERE

KARL

L'AME

FELICE

LE VENDEUR

MAX

GRETA

LE CORDONNIER

OTTLA

ELLI

VALLI

L'HOMME

LE COIFFEUR

LE GARÇON

LE CLIENT

## PREMIER TABLEAU

### La chambre de bonne

*Une petite pièce éclairée par une lucarne. Un lit s'y trouve, où s'empilent très haut un édredon et de gros coussins. Contre le mur, un grand coffre en bois peint, décoré de fleurs et d'oiseaux. Au-dessus du lit sont accrochées des "images saintes" très hautes en couleurs, peintes sur verre : la Vierge, le Sacré-Cœur de Jésus et Saint Georges terrassant le dragon. Sur le sol un tapis. Un tabouret avec une cuvette posée dessus. Derrière lui pendent au mur un petit miroir, de petites couronnes de fleurs et des plantes séchées. La chambre aux murs blanchis donne une grande impression de propreté.*

*Sur un tabouret est assise une jolie petite fille, à l'air solide, qui paraît avoir treize ans. Elle ne porte aux jambes que de grosses chaussettes de laine. Elle est en train de ravauder un bas tendu sur un "champignon". Un petit garçon maigre, aux cheveux noirs, qui n'a sans doute pas plus de six ans, est assis sur le coffre. Il tient à la main une soucoupe pleine de miel ; il le mange à la petite cuiller ; de temps en temps, il laisse couler le miel de sa cuiller dans la soucoupe et contemple le fil doré qui s'étire lentement...*

JOSEPHA.— Alors, petit bonhomme, il est bon, le miel ?

FRANZ.— J'ai peur...

JOSEPHA.— Tu as peur de quoi ? Je suis là...

FRANZ.— Peur de papa... il a dit qu'il allait m'écrabouiller comme un crapaud.

JOSEPHA.— Il dit ça pour rire. Tu sais bien que ni un papa, ni une maman ne font du mal à leur enfant, parce qu'ils l'aiment...

FRANZ.— Mais moi j'ai peur de papa, parce qu'il grince des dents. Quand il me regarde et que ses mains se mettent à bouger comme les pinces d'une écrevisse, mon miel devient tout sur.

JOSEPHA.– Le Bon Dieu a dit qu'il faut honorer son père et sa mère. Mon petit Franz, il ne faut pas avoir peur, quand on entendra arriver papa, je te cacherais sous l'édredon, ou bien alors dans le coffre... Alors, il a déjà meilleur goût, ton miel ?

FRANZ.– Un peu plus doux, on dirait.

JOSEPHA.– Ah, tu vois bien !

FRANZ.– Mais les crapauds...

JOSEPHA.– Qu'est-ce que vous avez fabriqué avec les crapauds ? Les gosses, c'est des vraies pestes.

FRANZ.– Karl nous a montré... il a écrasé un crapaud et tout l'intérieur est sorti. Ottilia s'est mise à pleurer et à frapper Karl et moi je me suis enfui... Karl disait que les crapauds, on peut leur mettre une paille dans le derrière et souffler dedans pour les gonfler, et alors ils se changent en dragon et ils s'envolent !

JOSEPHA.– Karl raconte des bêtises ! Un de ces jours, quelqu'un de plus âgé va lui tanner le cuir et il verra bien !

FRANZ.– Comment ça, le cuir ?

JOSEPHA.– La peau. Mange ton miel.

FRANZ.– Et comment on tanne la peau ?

JOSEPHA.– Viens voir un peu ici, je vais te la tanner, moi !

FRANZ.– Et ce miel que je mange, Josepha, tu l'as ramené de chez toi, tu l'as pris dans la ruche ? Papa m'a dit hier : qui a des abeilles a du miel, qui a des enfants a du fiel.

JOSEPHA.– Hé oui !

FRANZ.– Josepha, combien tu en as des ruches, à la campagne ?

JOSEPHA.– Je te l'ai dit cent fois : trois.

FRANZ.– La première est comment ?

JOSEPHA.– La première est comme un ours qui se tient sur ses pattes de derrière, la deuxième on dirait saint Florian, pour la forme.

FRANZ.– Et la troisième est comme un tonneau et elles ont toutes des abeilles dans le ventre et une reine... et les bourdons ? Comment ils sont, les bourdons ?

JOSEPHA.– C’est des comme toi, les bourdons !

FRANZ.– (*lèche sa soucoupe, puis se précipite sur Josepha*) Dis, lèche-moi, Josepha, goûte comme je suis sucré !

JOSEPHA.– (*donne plusieurs gros baisers sur les joues de Franz, puis l’essuie du revers de la main*) Mon petit maigrichon ! Allez, file maintenant, car si ton papa te voit ici, il va t’écra bouiller comme un crapaud !

FRANZ.– (*joignant les mains comme pour prier*) Laisse-moi rester encore un petit peu, ça sent si bon chez toi... Et toi, tu n’as pas d’enfants ?

JOSEPHA.– Hé non.

FRANZ.– Et pourquoi pas ? (*Josepha agite la main comme pour chasser une mouche importune*) Mais toi, tes enfants seront des veaux.

JOSEPHA.– Petit sot.

FRANZ.– Oui, oui, des veaux, parce qu’une vache a des veaux.

JOSEPHA.– Mais je ne suis pas une vache !

FRANZ.– Papa crie après toi : “Espèce de vache ! Vieille vache... qu’est-ce que t’as à beugler !...” Je l’ai entendu... et toi tu pleurais. (*Josepha dépose son travail.*) Je n’aime pas papa, il crie après toi et il crie terriblement après Valli et devant moi il grince des dents.

JOSEPHA.– Y faut honorer ses père et mère. C’est le commandement.

FRANZ.– Quel commandement ?

JOSEPHA.– Le commandement de Dieu.

FRANZ.– Le Bon Dieu que tu pries ?

JOSEPHA.– Oui.

FRANZ.– Ça c’est le Bon Dieu. (*il montre une image du doigt*)

JOSEPHA.– Ça, c’est Notre Seigneur Jésus.

FRANZ.– Et pourquoi c’est Notre Seigneur Jésus qui pend à une croix, et pas le Bon Dieu ?

JOSEPHA.– Parce que des gens très méchants ont torturé et crucifié Jésus.

FRANZ.– Et pourquoi ?

JOSEPHA.– Pour nos péchés et pour notre salut.